

La revue

Claudine Candat
JC Gapdy
FL Castle
Gabrielle DuBasqui
Claire Garand
Pierre Stolze
Charlotte Bona
Emmanuel Millet
Raymond Iss
Marc Saïzonou
Aurélie Genêt
Jean Prudhomme
Pierre Celka
Siana
Héloïse De Ré
Hélène Cruciani
Brice Mattivi
Philippe Hetzel
Stéphane Cugnet
Gabriel E. Kopp
Frédéric Legros
Rodrigo Arramon
Bertrand Bény
Robert Yessouroun
Viviane Roeth
La Cour de L'Imaginaire



Un petit mot avant de commencer votre lecture.

Bonjour à toutes et à tous,

il en faut parfois peu pour être heureux (Baloo, si tu m'entends...). Le métier de l'édition est assez particulier quand on y vient sur le tard, mais on peut lui reconnaître une grande qualité : celle de faire de belles rencontres.

La naissance de cette première revue me rend heureux pour une raison toute simple : toutes ces auteures (ou autrices, comme vous voulez), ces auteurs sont des personnes avec qui j'ai des rapports privilégiés, bien que différents d'une personne à l'autre. Il est évident que leurs romans sont très bons et qu'ils ont éveillé en moi un intérêt qui dépasse le simple plaisir de la lecture.

Tous ces livres possèdent un petit morceau de leur âme, et à la fin de la lecture, on se prend à les imaginer, alignant les mots, les phrases, les chapitres, supprimant, ajoutant, corrigeant, riant ou souffrant avec leurs personnages, vivant ce qu'ils ont imaginé pendant des mois, voire des années.

Alors cette petite revue n'est peut-être pas grand chose (quoique ...), mais elle représente un symbole fort et beaucoup pour moi. C'était au départ une envie, remise perpétuellement au lendemain, l'envie d'un support gratuit, différent d'un simple communiqué de presse, pour parler des romans publiés chez RroyzZ Editions. 2020, année particulière, année charnière, a permis de concrétiser enfin.

Alors, je suis heureux de voir que beaucoup ont répondu présent pour ce premier numéro afin de mettre en avant un aspect particulier de leur roman, expliquer ce qui les a poussé à l'écrire et beaucoup d'autres aspects que vous découvrirez en lisant ces quelques pages.

Que vous soyez lecteur, libraire, bibliothécaire, journaliste, blogueur, organisateur de salons, vous aurez certainement plaisir à découvrir ces romans et qui sait, ils rejoindront peut-être votre PAL, les rayons de vos établissements ou encore donneront l'occasion d'interview, de critiques, d'invitations à vos manifestations ...

Le fait que vous lisiez ces quelques lignes me rend heureux, car je sais que vous êtes curieux de parcourir la suite, et je peux vous le dire sans trahir un secret : le meilleur est à venir dans les pages qui suivent. Ce sont les auteures et auteurs qui s'expriment, what else ?

Cette revue fait la part belle aux mondes de l'imaginaire. Bonnes découvertes.

Emmanuel Millet

N'hésitez pas à nous contacter, chaque besoin, chaque envie possède une solution. Rien n'est impossible. Partenariat, salon, dédicaces, interventions ...

RroyzZ Editions • 5 rue des résistants martyrs • 57970 YUTZ
03 82 51 15 75
contact@rroyzz-editions.com ou rroyzz.editions@gmail.com
www.rroyzz-editions.com

Claudine Candat

Poussière de sable - L'épopée euskalienne

Les gens heureux n'ont pas d'histoire, selon Louis Aragon. J'ajouterais : Y compris les extra-terrestres. Dans *Poussière de sable, l'épopée euskalienne*, des créatures ailées de plumes et de lumière et dotées de pouvoirs psy, les euskaliens, exploitent à mort des primates pourvus de mains aptes au travail, les gogorkis. Le cadre et les ressorts qui sous-tendent l'action et la philosophie du récit sont donc posés : rapports de domination, mécanisme de la soumission et de la révolte, manipulation des esprits, libre arbitre.

Une figure tutélaire m'a guidée et éclairée tout au long de mon travail d'écriture. Cris de joie quand j'ai découvert que mes lecteurs l'avaient reconnue ! Qu'importe si, pour certains, il s'agit de Sagar quand d'autres y voient Ditcham : le lecteur est roi, le roman est son royaume dont l'auteur est le héraut.

Au 1^{er} siècle avant Jésus Christ, un gladiateur, évadé du camp de Capoue, lève une armée et fait trembler Rome deux années durant. Des siècles plus tard, Spartacus devient un symbole universel, l'archétype du rebelle, voire du révolutionnaire au point qu'après la première guerre mondiale, le mouvement marxiste de Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg prend le nom de ligue spartakiste, laquelle donne naissance au Parti Communiste allemand.

Un club de football russe porte son nom : le Spartak de Moscou. Kirk Douglas l'incarne au cinéma.

Ce qui a piqué mon intérêt pour Spartacus et les révoltes serviles, c'est que meneurs et compagnons d'armes sont des esclaves de la première génération qui ont connu la liberté, prisonniers de guerre pour la plupart. Les générations suivantes, nées dans l'esclavage, auront beau être marquées au fer rouge et subir la cruauté des maîtres s'abstiendront de se soulever. C'est finalement le christianisme qui abolira les jeux du cirque.

La personnalité du célèbre gladiateur – du moins ce qu'on en sait – a fini de me séduire. Spartacus n'est pas n'importe qui mais un Thrace qui parlerait et lirait le Grec, d'après Salluste un personnage intelligent et sensible d'une force et d'un courage extraordinaires. Il tente en effet d'empêcher les viols et les massacres perpétrés à chaque soulèvement d'esclaves.

Si mes personnages ne sont pas des clones de Spartacus, ils ne sont pas non plus des gogorkis ou des euskaliens lambda. Sagar, pour ne parler que de lui car on l'apprend dès l'entame, a été élevé par un couple euskalien en qualité de gogorki de compagnie et possède à ce titre l'art de voir les auras et d'exercer son pouvoir de suggestion. Quant à Ditcham, je n'ai pas souhaité faire de lui un héros sans peur et sans reproche mais lui conférer une complexité qui incite au questionnement : le héros est-il toujours un libérateur ?

Tout au long du roman, son cri exhortant ses frères gogorkiens a résonné dans mes oreilles :
« Êtes-vous des hommes ou des bêtes de somme pour ramper devant l'opresseur ? Debout ! Debout ! Les hommes sont debout ! »

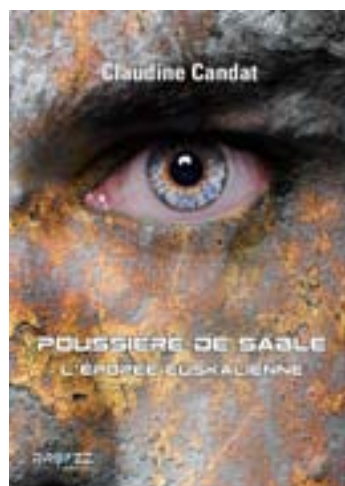
Cet appel à la dignité, à la liberté et à la justice traverse l'espace et les millénaires et fait toujours mouche dans le cœur des humains.

Dans l'épopée euskalienne, premier volet de la série Poussière de sable, j'ai retrouvé ce qui faisait les grands romans de SF que j'aimais lire dans ma jeunesse : des races et mondes étranges, des modes et une vision de la vie différents qui s'articulent dans un univers complexe où des enjeux sociétaux sont mis en avant.

Cela donne un roman riche qui nous renvoie parfois aux fondements de notre culture et de nos croyances. Mais ce n'est pas qu'un roman cérébral, l'aventure et bien d'autres choses à découvrir lient l'ensemble.

isbn : 978-2-36372-190-7 - 17 euros

EM



JC Gapdy - F.L Castle

Les Mondes de Quirinus

Le prénom Quirinus est relativement connu depuis que l'un des professeurs de Poudlar le porte. Ses origines le sont moins : avec Jupiter, Mars, il était un dieu romain, membre de la triade précapitoline. Le premier gouvernait la Terre, le Ciel et les êtres vivants. Le second était le dieu de la guerre, de la jeunesse et de la violence. Quirinus était celui de la cité et des campagnes, le dieu des Quirites, où chaque individu possédait des droits pour interagir avec la collectivité. Étrange particularité de cette triade : Quirinus fut éclipsé avec le temps et ne donna pas son nom à une planète.

Ce fut un point de départ associé au fait que Frédéric L. Castle et moi-même, ayant encore quelques espoirs en l'avenir, voulions écrire une histoire de SF positive et chargée de multiculturalisme.

C'est ainsi que l'univers des Quiriniens a pris vie en s'articulant autour de deux grandes idées. : d'abord mêler Mars et Quirinus pour bâtir une nouvelle société non grâce à des femmes et hommes mûrs, chargés d'expérience et de connaissances, mais par une jeunesse foisonnante et multiculturelle, celle de jeunes surdoués se trouvant à la frontière de normalité et de la surdouance, des périnormaux. Ensuite, conquérir la planète Mars non par la seule technologie, mais par la nature, les plantes, l'eau et l'air, c'est-à-dire mêler des problématiques écologiques à des problématiques humaines et sociales – incluant les difficultés de l'intégration et de l'acceptation des autres et de leurs différences...

L'histoire est partie d'un constat très simple : un monde ne se crée pas grâce à un héros omnipotent et omniscient. Le défi a donc été d'avoir une quinzaine de personnages principaux et des dizaines de protagonistes secondaires, mais indispensables à cette construction. Protagonistes jeunes pour la plupart, mais épaulés et soutenus par des plus âgés, eux-mêmes appuyés par des anciens. En fait, les Mondes de Quirinus forment une véritable utopie, un rêve éveillé, mais semé d'embûches, de combats, de drames et de morts, parce que nous voulions une utopie humaine et non technologique.

La planète Mars m'a toujours fasciné. Enfant, alors peu familiarisé avec la littérature de l'Imaginaire, elle était pour moi l'unique source d'habitants extra-terrestres, les fameux petits hommes verts. Depuis, les chroniques martiennes, martiens go home, le John Carter de Burroughs, la guerre des Mondes, la trilogie de Mars (rouge, verte, bleue), ont renforcé mon attirance pour cette planète.

L'approche envisagée par ce duo d'écrivains m'a tout de suite séduit. Cette vision humaniste de la conquête, cette utopie folle a trouvé écho dans un récit si fluide qu'il peut se lire d'une traite. Ils ont réussi le tour de force de mêler science et technique, humanité et aventure dignes des plus grands explorateurs et découvreurs que la Terre ait portés. Tout semble si simple alors que les obstacles et les intérêts sont si nombreux, magnifiquement imbriqués dans le récit.

Les auteurs montrent certainement une voie à suivre pour ce qui sera le départ d'une nouvelle humanité, dès quelle aura mis le pied durablement hors de la planète bleue.

isbn : 978-2-36372-272-0 - 22 euros



EM

Gabrielle DuBasqui

An Mil, l'année du dragon (*Prix de la Cour de l'Imaginaire 2018*)

Le dragon de l'an mil, les insoumises

Dans un univers peuplé de créatures magiques, les thématiques très contemporaines abordées dans la saga du clan des Mac Leod bousculent l'ordre établi et au fil du récit ramènent le lecteur, tel un ruban de Möbius, du futur au passé et du passé au futur.

De la dernière Chimère aux animaux hybrides : tout un bestiaire fantastique.

Si le dragon et la féroce Armée des Cavaliers de l'Apocalypse, mêlant poils-becs-ailes-plumes-dents-dards et autres lames acérées, s'imposent comme des figures classiques dans le cadre moyenâgeux de ces deux premiers volets, les autres animaux apparaissent bien inoffensifs, au mieux, d'agréables compagnons.

Et pourtant !

L'auteure a voulu s'affranchir d'un contexte imposé. En effet, la trame de la saga lui est venue en aidant sa fille pour un devoir de français, sujet : une quête se déroulant au Moyen-Âge. Alors, le dragon n'a rien de classique. Violet, écailles de perles et de velours, longs cils scintillants, grande susceptibilité mais tendre bienveillance ? Vous l'avez deviné, il s'agit bel et bien d'une dragonne, de l'espèce des chimères, de celle qui ne prend forme que si l'on croit vraiment en son existence. Et face aux monstres hybrides et destructeurs semant la Mort, chevaux à têtes de lion ou gigantesque crapaud informe fils du néant, tout droit sortis des grandes peurs de l'An mil, quelques banals animaux familiers s'érigent en protecteurs. Le contraste est voulu. L'imagination de Gabrielle DuBasqui a doté un skye terrier, un poney shetland, une brebis black scottish et un renard de dons extraordinaires et insoupçonnables. Voilà aussi des créatures hybrides, combinaison de quotidien rassurant et de magie, tout comme les minuscules souris, les Chiqui-souris, redoutables troubadours, et un étrange pangolin, à découvrir dans le volet 2.

Et le salut ne survient que lorsque les héroïnes, encore un parti pris, de simples femmes dans la tourmente de la vie, sans aucun autre pouvoir que leur courage ou leur volonté, s'allient aux forces de la nature.

Comment intégrer un événement aussi important dans l'esprit de la population, alors si croyante, que le passage à l'an Mil, à un récit fantastique ?

C'est le tour de force réussi par Gabrielle DuBasqui. Bâti sur les croyances et la peur, elle a transformé ce changement de millénaire en une grande aventure épique, une quête de vérité et de rédemption pour beaucoup de personnages.

Ce récit est heureusement parsemé de moments drôles ou décalés, donnant un ton équilibré à toute cette histoire qui montre que la volonté, l'envie et la sincérité de l'âme sont des éléments pour s'accomplir.

Les 'insoumises' prend la suite des aventures de la jeune Angie, à la recherche de ses véritables origines.

3 autres volumes compléteront cette pentalogie. J'ai hâte.

EM

isbn : 978-2-3637-2-185-3 - 15 euros

isbn : 978-2-3637-2-262-1 - 14 euros



Claire Garand

G.O.N.N.I

Des histoires de créatures ?

Elles peuplent notre imaginaire depuis des millénaires, et sans doute même bien avant, au point que nous croyons qu'elles n'ont plus rien à nous apprendre. Loups-garous, sphinges, chimères diverses... Leur avenir s'annonce pourtant riche, parce qu'elles représentent bien plus qu'elles-mêmes.

La créature n'appartient en effet à aucun règne, s'échappe de l'animalité, frôle l'humain et s'élance vers... ailleurs. Elle ne naît pas des rêves mais d'un trop-plein de réalité incapable de s'exprimer autrement que d'une manière hors-normes. Une autre dimension.

Cette dimension, je l'explore dans mes romans et mes nouvelles, et en particulier celles de G.O.N.N.I. Que se passe-t-il dans le cœur d'un petit garçon qui vient de perdre sa mère, ou dans l'amour d'une femme qui se sent en-dehors de l'univers de l'homme qu'elle aime ?

Faire toucher du doigt ces sentiments, leur donner une apparence, des objectifs, des moyens d'agir et de parler sans les faire sombrer ni dans l'allégorie ni dans la prosopopée, constitue l'un des expédients auxquels je recours pour les faire ressentir au lecteur sans qu'il ait à en souffrir. Il peut prendre du recul, s'en amuser, y trouver du plaisir car tout s'annonce fictif et sans dommage. Et j'ajoute que la « mise en créature » les rend vulnérables. Compréhensibles, aussi.

Bien sûr, je n'ai rien inventé : comme les anciens conteurs, j'utilise les vieux principes de la mimésis pour la catharsis, merci Aristote, toujours d'actualité après 2500 ans. Cette catharsis s'éloigne volontairement de la psychologie et se déguise en aventure, en action, en suspense, pour l'agrément du lecteur.

Autant que de l'auteur... Mon plaisir ? Lâcher ces créatures dans l'imaginaire du lecteur et les laisser grandir, se transformer, trouver leur place et leur pouvoir. Celui qui lit joue un rôle aussi important que celui qui écrit le récit ; il s'empare d'elles et se les approprie pour, un jour, peut-être, leur faire jouer un rôle dans la purgation des passions de son âme.

Claire Garand possède un immense talent d'écriture méconnu. Perfectionniste, pointilleuse, sans cesse elle se remet à l'ouvrage pour proposer un texte le plus proche possible de la perfection.

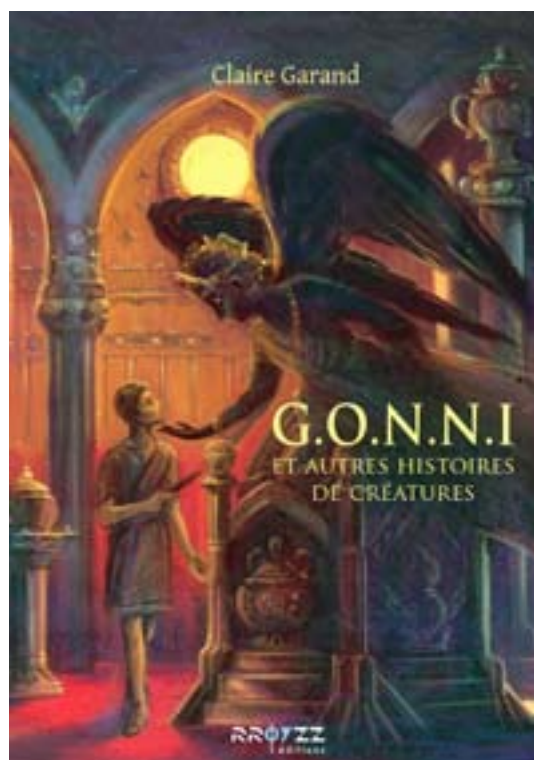
Cette précision est au service d'un imaginaire qui n'est pas en reste. Elle virevolte dans les univers, passant de l'un à l'autre sans se départir de cette ligne directrice qu'est son désir de nous emporter par la magie de ses mots.

Ce recueil de nouvelles est comme une boîte de chocolats : on ne sait pas par lequel commencer, mais on sait qu'on finira par la terminer et disant : encore.

Mais la lecture est si bonne pour la santé. Vous prendrez bien une boîte de G.O.N.N.I

EM

isbn : 978-2-3637-2-268-3 - 14 euros



Pierre Stolze

Le Dieu assis

Après avoir écrit en 1976 mon premier roman, *Le Serpent d'Eternité*, lequel ne paraîtra qu'en 1979 dans la collection Galaxies/Bis des Éditions OPTA, je m'attaque à l'automne de l'année suivante à mon deuxième ouvrage, *Le Dieu Assis, L'Homme qui Court et le Rire du Computer*. Une histoire ultra-classique à l'époque d'ordinateur géant devenu fou. Pour moi, c'était comme un deuxième galop d'essai. Avant l'ère du numérique et des traitements de texte, j'écrivais au stylo sur des feuilles A4, et mon manuscrit terminé, je retapais tout à la machine. Mais mon deuxième manuscrit n'est pas devenu un « tapuscrit », car je jugeais mon texte peu original, ne sortant pas assez de l'ordinaire de ce qui se publiait à cette période. Même si je m'étais bien amusé en le rédigeant.

20 ans plus tard, j'en parlais à un ami qui, intéressé, m'a demandé le manuscrit. L'ayant parcouru en entier (mon écriture étant alors très lisible) et l'ayant beaucoup apprécié (« mais elle n'est pas mal du tout, ton histoire »), j'acceptai qu'il en tapât à la machine la première moitié, pendant que je m'occupais de la seconde. Et pourtant, je n'envoyai le tapuscrit à personne. Bien des années passèrent encore et, sollicité par les Éditions Éons qui avaient réédité mes deux premiers romans, je leur envoyai le texte. Le titre étant jugé trop long (ce qui se faisait dans les années 70) fut réduit pour devenir simplement *Le Dieu Assis*. Las ! Le texte ne parut que sous une forme numérique en 2013 et les Éditions Éons disparurent avant d'en avoir fait paraître une édition papier.

C'est pourquoi ce Dieu bien assis ne vit le jour dans une belle édition papier qu'en 2018, aux Éditions RroyzZ, sous une attrayante illustration de première de couverture signée Michel Borderie. 1977 – 2018 : en 41 ans, il en est coulé de l'eau sous les ponts. Et je n'ai pas vu le temps passer !

On ne présente plus Pierre Stolze, il est une des plumes les plus connues et talentueuses de la SF française.

Ecrivain certes, mais également érudit, une véritable encyclopédie de la SF, le tout dans un être d'une gentillesse incroyable.

Pierre a un peu évoqué ci-dessus le Dieu assis et son parcours chaotique. Il m'a paru intéressant d'enfin le plublier, tant il faisait écho à notre époque et à ses dérives. Effectivement, c'est un roman classique sur le fond, mais il oblige à réfléchir.

Et vous retrouverez le ton délicieusement vintage de cette SF créative de la fin des années 70.

EM

isbn : 978-2-3637-2-149-5 - 14 euros



Charlotte Bona

La trilogie Havensele

Havensele... une histoire qui existe grâce à l'amitié !

La genèse d'un roman suscite souvent des interrogations de votre entourage. À la sortie en 2018 de Cité noire – le premier tome d'Havensele –, une des questions les plus fréquentes portait sur ce qui m'avait incitée à écrire.

Immanquablement, je répondais que je n'en avais aucune idée, car contrairement à de nombreux auteurs, l'envie d'écrire ne me taraudait pas depuis l'enfance, même si j'adorais dévorer les livres des autres. C'est en 2012, de manière fortuite, que j'ai éprouvé cette envie, après un changement de vie drastique qui m'avait laissé beaucoup de temps libre.

Mais après avoir terminé la trilogie, j'ai compris que j'avais tout simplement ressenti l'envie d'écrire un livre que j'aurais aimé lire. Un livre racontant des histoires d'amour et d'amitié fortes et abordant des thématiques comme l'eugénisme, le destin de l'humanité, la liberté, le libre arbitre, l'écologie.

La deuxième question la plus fréquente portait sur le milieu éditorial et les éditeurs. Est-ce que je connaissais déjà ce milieu, y avais-je des contacts ?

Non. Je n'y connaissais rien, mais strictement rien. J'ignorais même ce que signifiaient les soumissions éditoriales et ce qu'on entendait par synopsis et encore moins par les fameux « secs », les caractères avec espaces comprises (oui, parce qu'en typographie, espace est un mot féminin).

En 2012, avec tout mon amateurisme, éclairé heureusement par mes nombreuses lectures, j'ai commencé à écrire Cité noire. Au bout de 18 mois, je tenais mon manuscrit et mes 35 chapitres. Un premier jet comportant d'énormes imperfections dont je me rendais compte en raison de mes goûts littéraires exigeants. J'ai donc cherché de l'aide pour corriger sur le Web et j'ai découvert un forum de bêta-lecture – CoCyclics – réservé aux littératures de l'imaginaire. Je m'y suis inscrite, j'ai commencé à bêta-lire les autres, un excellent moyen de progresser, et à être bêta-lue. Et j'ai corrigé, corrigé, corrigé ! Dans la douleur ? Surtout pas ! Parce qu'il m'est arrivé quelque chose d'extraordinaire. Des liens d'amitié très forts se sont créés virtuellement avec certains membres de ce forum. Des personnes incroyablement gentilles et professionnelles qui m'ont soutenue dans les moments de doute et qui ont cru en mes écrits. Grâce à elles, j'ai réussi à écrire le tome 2 – Cité blanche – et plusieurs nouvelles dont certaines ont été acceptées lors d'appels à texte chez Etherval et AOC.

Ma première rencontre dans la vraie vie avec ces personnes a eu lieu en mai 2016, aux Imaginales, un festival dédié aux littératures de l'Imaginaire à Épinal, un salon incontournable pour les amateurs. Le coup de foudre amical a été immédiat ! Nos liens se sont renforcés et c'est avec émotion que j'ai suivi leurs premiers pas dans la publication de nouvelles et de romans. Depuis, nous nous retrouvons au moins une fois par an à Épinal tout en continuant de nous soutenir, de nous bêta-lire et, bien sûr, de fêter chaque nouvelle publication. Cité rouge, le dernier tome d'Havensele leur est tout spécialement dédié.

Alors si vous aussi, l'écriture vous tente, sachez que cela ne sera pas forcément un long chemin d'épines, que vous arpenterez en solitaire. Les épines seront là : les doutes, le syndrome de l'imposteur, la fatigue d'écrire après une journée de travail, les refus plus ou moins polis ou froidement indifférents. Mais si, tout comme moi, vous avez la chance d'être entouré par des personnes aussi bienveillantes, vous ne sentirez plus ces épines et poursuivrez votre petit bonhomme de chemin éditorial !



Que dire de cette trilogie et du talent de Charlotte Bona ? Il me faudrait certainement plusieurs pages pour formuler les sentiments qui m'animent quand je pense à Havensele.

Je l'ai dit à de nombreuses reprises, Havensele est un film qu'on lit, dans lequel on plonge corps et âme, happé par l'intrigue et les personnages. Car les personnages sont une des grandes forces de ce roman qui atteint le millier de pages : ils sont multiples, complexes, on aime souffrir et se réjouir avec eux. Il y en a forcément un à qui on va s'identifier, qu'il soit au premier plan ou secondaire. Ils ont tous leur importance dans cet immense puzzle géopolitique qui nous éparpille sur toute la planète.

De la SF si proche de nous, qui semble si réelle qu'on se prendrait à imaginer que c'est la réalité. C'est très documenté, il y a du Ludlum et du Crichton dans cette trilogie.

EM

isbn : 978-2-3637-2-187-7 - 20 euros

isbn : 978-2-3637-2-202-7 - 20 euros

isbn : 978-2-3637-2-244-7 - 22 euros

Emmanuel Millet

Les chroniques de Styvarys - Le vieux marin

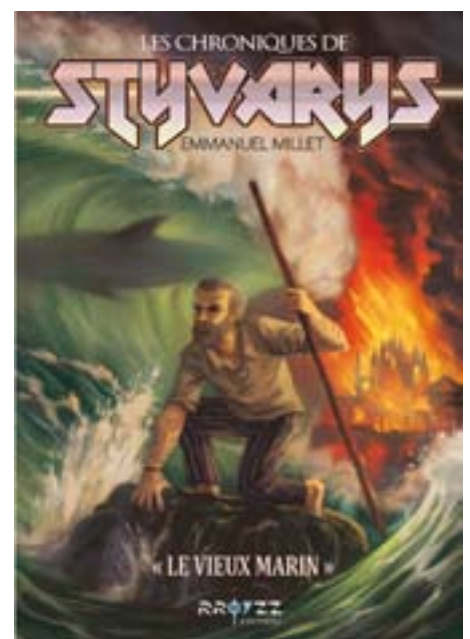
Tout est parti d'un constat : en tant qu'éditeur, je me devais de me mettre à la place de mes auteurs, pour mieux comprendre leur douleur, leur souffrance à créer un roman qui se tient, de qualité. Connaître l'angoisse de la page blanche, les doutes.

Fan de métal et de Maiden en particulier, je me suis appuyé sur les thèmes qu'ils affectionnent dans certaines de leurs chansons : la littérature.

Le dit du vieux marin de Coleridge servirait donc de base à ce court roman d'aventures et de fantastique.

Les thèmes de la malédiction, de la folie, de l'amour, de la souffrance et de la résilience sont le fil conducteur des aventures de ce vieux marin.

isbn : 978-2-3637-2-089-4 - 12 euros



Raymond Iss

La cité sans nom

Une ville en ruine dont les rares habitants vivent de culture et d'élevage. Ils ont tout oublié, leur passé, l'écriture et même le nom de cette ville.

La campagne au milieu de la ville ? Un peu comme la Rome du haut Moyen-Âge après le passage du virus Alaric.

Car il fallait un arrière plan implicite, une cause à la catastrophe. Pourquoi pas justement un virus qui n'aurait épargné que les enfants ? Un virus sélectif et relativement sympa. Seul un écrivain de SF peut avoir l'esprit assez tordu pour imaginer une chose aussi invraisemblable ! Mais ces gens là, ça ose tout, c'est même à ça qu'on les reconnaît.

Il me fallait des noms un peu exotiques pour mes personnages. À cours d'imagination, je les ai piqués dans un dictionnaire de serbo-croate qui traînait dans ma bibliothèque. Ne l'ébruitez pas ! Car, qui parle serbo-croate, à part les Bordures et les Syldaves dans les albums d'Hergé ?

Quant à la ville, elle n'est pas imaginaire. Un jeu de piste vous permet de deviner son nom, sauf les tricheurs qui iront tout de suite le découvrir dans les dernières pages.

Ces populations amnésiques n'ont pas assez de mots pour désigner la multitudes d'objets qui les entourent et dont ils méconnaissent l'usage. Comme ces «grandes feuilles» reliées en volumes, recouvertes de signes incompréhensibles, qui font un excellent combustible. Même si certains subodorent qu'ils contiennent des informations sur leur civilisation disparue. Ces curieux sont des voyageurs. S'arrachant à la glèbe, il parcourent le vaste monde. Le jeune héros, Ordrec, rencontrera l'un d'eux qui a découvert l'Île Verte, où de drôles de d'anachorètes collectionnent les «grandes feuilles» au lieu de les brûler. Un peu comme les moines du haut Moyen-Âge repliés en... et là je vous laisse deviner ?

Maintenant vous savez tout, ou presque. Sachez quand même que la «Cité sans nom» a obtenu le prix de la Société des Écrivains d'Alsace Lorraine». Certains jury ont parfois bon goût et un jugement sûr ? C'est du moins mon avis.

On pourrait penser qu'il s'agit un énième roman post-apo, que toutes les ficelles du genre sont usées jusqu'à la corde, mais il n'en est rien.

Ce sont plusieurs sociétés, adversaires ou complices, ou simplement neutres qui occupent un paysage martyrisé, des villes qui ne sont plus que de tristes vestiges d'un temps oublié.

Roman destiné à de jeunes lecteurs (à partir de 12 ans quand-même), c'est l'occasion de se poser quelques questions sur ce qu'est une société variée, dans laquelle il faut cohabiter pour subsister et protéger l'essentiel, notre planète et notre environnement. Et se souvenir ...

Les relations humaines sont au centre de cette courte histoire où l'on comprend que l'entraide et la solidarité sont la clé.

EM

isbn : 978-2-3637-2-077-1 - 10 euros



Marc Saïzonou

Le choix du coeur

Pages 366 et 367 du Choix du coeur, Lucette découvre l'importance du rôle de Colbert, ministre des Finances de Louis XIV dans l'esclavage. Il a réussi à faire de la France la quatrième puissance mondiale grâce entre autres à l'esclavage qu'il a largement développé. Elle ne comprend pas que ce monsieur, bourreau de tant d'esclaves, soit un héros pour la France. Elle écrit à sa correspondante française pour s'en offusquer.

Et si on réécrivait l'histoire

Ma réponse est évidente : « Ni oui ni non, bien au contraire »

Une chose est incontestable, l'histoire récente est bien souvent écrite par les vainqueurs. Il est donc recevable que les historiens apportent des corrections au fil de leurs travaux. Si l'on découvre des éléments nouveaux, il serait bien dommage de ne pas en faire profiter les passionnés que nous sommes. Comme toutes les sciences en général, humaines en particulier, elle s'actualise régulièrement par des publications et nouvelles éditions des livres d'histoire.

En revanche, il est infiniment plus contestable de réécrire l'histoire sur la simple base d'une lecture actualisée de faits d'un autre temps. Faudra-t-il stigmatiser tous les contemporains de Galilée qui l'ont condamné à mort pour avoir affirmé que la terre était ronde ? Jusqu'à une date relativement récente à l'échelle de l'humanité, la femme n'avait le droit au chapitre que pour parler du ménage, de la cuisine et des enfants. Et que dire des Noirs, ces sous-hommes que les visiteurs de l'exposition universelle de 1889 à Paris allaient regarder au champ de Mars comme des bêtes en cage ? Faudra-t-il frapper d'indignité l'auteur du Code noir pour avoir écrit des ignominies d'un autre temps ? L'esclavage est une honte pour l'humanité. En effacer toutes les traces et détruire ses symboles ne fera pas disparaître le problème. Je préférerais toujours expliquer devant un statut de Colbert pourquoi le ministre des Finances de Louis XIV a été le bourreau des Noirs tout en étant un héros pour la France. Les travaux de Yves Coppens ont montré que l'espèce humaine ne comprend qu'une race et que tous les êtres humains sont issus de la même souche. Les choses vont vite, trop vite parfois. Un taux d'alcool trop élevé était une circonstance atténuante en cas d'accident de la route avant 1970, aujourd'hui avoir bu un verre de trop est une circonstance aggravante dans les mêmes circonstances. Regarder un micro-trottoir des années 1970 sur les violences internes à la famille nous révolterait probablement. Et si dans quelques décennies, nos descendants nous prennent pour d'affreux assassins parce que nous fréquentons les boucheries et les zoos ? Nous avons parfaitement le droit de jeter un œil critique sur le passé, c'est ainsi que l'humanité progresse. Nous abuserions de ce droit en ne tenant pas compte du contexte de l'époque et surtout en croyant que les mœurs contemporaines sont plus recommandables que toutes celles qui les ont précédées.

En conclusion, s'il s'agit au présent de faire le procès du passé, l'histoire est un thème inépuisable. Si l'on veut rester à une distance respectable de l'émotion et s'en tenir aux faits, nul besoin de chercher à réécrire l'histoire, quelques mises à jour épisodiques suffisent largement. Il n'y a surtout aucun contresens pour que le haro des uns soit le bourreau des autres.

Marc est un personnage attachant, ses romans sont des tranches de vie avec toujours une arrière-pensée : celle de nous faire découvrir des moments d'Histoire par l'angle d'un roman.

L'Afrique est souvent présente directement ou indirectement, et on apprend et découvre d'autres modes de vie, de réflexion et c'est toujours enrichissant.

Il prend toujours le soin d'avoir du recul, de ne pas porter de jugement, ouvrant matière à questionnement. Le choix du coeur n'échappe pas à la règle : malgré les apparences, il est malaisé de juger avant de savoir, de mettre les pieds dans les chaussures de l'héroïne, comme il dit.

EM

isbn : 978-2-36372-156-3 - 20 euros



Aurélie Genêt

Rechingen

Autour de Rechingen

Avez-vous déjà vu bouger des ombres dans l'obscurité ? Entendu résonner des pas dans le grenier, la nuit, alors que vous êtes seul ? Si vous vivez dans un appartement moderne en ville, probablement pas. Mais si vous avez dormi, ne serait-ce qu'une fois, dans une vieille demeure à la campagne, c'est fort possible.

Alors, laissez-moi vous parler d'une maison. Une maison avec ce grès local qui donne leur couleur rose aux châteaux des Vosges, une maison dans le style architectural propre à cette Moselle annexée par l'Allemagne de 1871 à 1918. Avec, de l'autre côté de la route, un hôpital psychiatrique bâti à la même époque.

Cette maison, c'est la mienne. Elle ne sort pas de mon imagination. Elle était là, la seule à vendre dans ce village où je voulais m'installer. Elle était plutôt belle, malgré ses intérieurs vieillots, ses planchers qui craquent et son jardin en friche. Je suis donc venue y vivre. Ensuite sont arrivées les fissures, les doutes et les cris d'oiseaux de nuit.

Parce que s'y sont multipliées mille surprises et inquiétudes, de celles qui nous font nous demander si l'on a rêvé ou si l'on a croisé le surnaturel, une évidence est apparue : elle faisait un excellent support de roman.

Le village de Réching n'existe pas. Il représente un mélange de mon village et de communes alentour. Chaque incident est inspiré – librement – d'anecdotes grossières et déformées, racontées par des anciens des environs. Même la météo de ce rude hiver 1985-1986 est réelle.

Bien sûr, le côté fantastique est imaginaire, la fin et l'histoire de Réching aussi ; bien sûr les personnages, eux, ne sont pas inspirés de gens réels.

Ce roman est donc là parce que j'avais envie, tout en partageant mon amour pour ma région et son histoire, de m'amuser avec mon environnement et mes souvenirs.

Rechingen n'est pas un roman philosophique, il ne vous fera pas réfléchir sur de grands thèmes modernes. C'est un roman sur la folie et la peur, celles que nous avons tous cachées au fond de nous et qui, parfois, transforment des broutilles du quotidien en cauchemar d'enfant.

Aurélie Genêt sait tout faire. Elle est aussi à l'aise dans le roman jeunesse que dans les thrillers fantastiques.

Ce roman est avant tout une ambiance dans laquelle on plonge avec appréhension et délice. Tout est trop réel avec un air de déjà-vu qui agit parfois comme une madeleine de Proust.

Ces bruits, ces situations ...

L'histoire est parfaitement agencée et la tension monte crescendo et on y retrouve parfois une atmosphère à la 'Le Prisonnier', sans sphères ni numéro 6 cependant.

Nul besoin de meurtres sordides ou de tueurs en série pour vous faire frissonner. Un souffle de vent, une porte qui claque ou simplement quelques coups frappés à la porte d'entrée suffiront.

EM

isbn : 978-2-36372-097-9 - 14 euros



Jean Prudhomme

Le reflet de l'ombre - Elections barbares - Jogging mortel

Mon « entrée en écriture » est le fruit du hasard.

Si j'ai commencé à écrire, c'est grâce à ma femme (à cause ?). Oui, j'estime que mon épouse a du talent dans le style poétique. Elle a, notamment, l'art de la concision : ses mots sont particulièrement chargés de sens. Un mot lui suffit lorsqu'il me faudrait une phrase.

Plusieurs fois, je l'ai incité à se mettre à l'ouvrage. Que nenni ! Elle s'en défendait en m'expliquant qu'il lui fallait beaucoup d'émotions et de circonstances particulières pour lui permettre de les transcrire à travers des vers. (!)

Un jour que je lui rebattais les oreilles avec cette antienne, elle m'interrogea en ces termes : « Ne serais-tu pas en train de faire un transfert ? » (!) La brutalité de ce propos fit exploser en moi une révélation.

A soixante-dix ans, le roman policier s'imposa à moi. Ma profession m'y incitait sans doute. En effet, en fin de carrière, je manageais une équipe d'inspecteurs chargée de la lutte contre le travail dissimulé (au noir). Pour ce faire, nous travaillions en collaboration avec des policiers ou des gendarmes selon le lieu des constatations.

Malgré tout, mes personnages ne sont pas forcément issus de ces enquêtes mais ils doivent me rappeler quelqu'un croisé à une occasion ou à une autre. C'est cette rencontre plutôt que la personne qui me donne l'idée du roman.

A partir de là, je « bâtis » le ou les héros nécessaires mais ce sont eux qui, principalement, dessineront l'histoire. Je ne suis jamais complètement sûr du chemin qu'ils emprunteront. La seule chose qui me reste à faire est de me poser la question qui devient récurrente : pourquoi ? Pourquoi font-ils ceci ? Pourquoi disent-ils cela ? Ce sont les réponses qui m'ouvrent les portes de l'imaginaire.

Enfin, les lieux des scènes sont examinés sur place afin de donner à l'ensemble un vernis de crédibilité même si ces localisations changent de nom afin de ne froisser aucune susceptibilité ... et de protéger l'auteur car, dans ces cas-là, les personnages (je les connais assez) seraient capables de me fausser compagnie et de me laisser devant mes responsabilités.

Pas besoin de meurtres sordides ou de théorie du complot mondiale pour faire un bon roman policier. On espère simplement y trouver les ingrédients qui vont former un plat agréable et digeste, un bon tour de main, comme en cuisine.

C'est ce qui ressort des romans de Jean : une apparente simplicité, un rythme plutôt tranquille alors qu'en fin de compte, de nombreux détails et situations, des changements de rythmes et rebondissements ont donné du goût à l'histoire. Nous sommes plongés dans l'ambiance des téléfilms policiers français qui ont tant de succès sur le service public. Des romans de terroir, proche de notre quotidien. Tiens, ça ferait certainement une bonne série télé.

EM

isbn : 978-2-36372-197-6 - 18 euros
isbn : 978-2-36372-166-2 - 18 euros
isbn : 978-2-36372-237-9 - 18 euros



Pierre Celka

Talion

Talion, ou le surnaturel ancré dans la réalité des petites gens.

Une donnée maintenant communément admise est que les histoires fantastiques et horribles n'ont jamais autant d'effet sur le lecteur que quand elles apparaissent campées dans un monde qui ressemble au sien. Il peut alors croire les choses les plus extraordinaires du moment qu'elles naissent dans un univers parfaitement réaliste. Il faut que l'étincelle de l'incroyable ne soit que la dernière touche qui enflamme le bûcher de l'ambiance patiemment confectionné par l'auteur avec des branches de réalité.

Pour créer l'univers de Talion, j'ai réalisé un travail de recherche minutieux. D'abord pour créer la scène, le décor. Même si l'intrigue se déroule dans un endroit qui n'est jamais nommé, je me suis attaché à ce que ce soit un endroit auquel on ait envie de croire. Un fond de scène cohérent qui puisse rattacher chaque lecteur à la propre vision que celui-ci se fait d'une ville ouvrière des années 1900. La cohérence maîtrise le doute, et l'empêche d'assassiner l'imagination. L'imagination ne peut s'envoler que lorsque l'on croit au ciel qui se dessine sous nos yeux. Si le cerveau n'y croit pas et qu'il ne se laisse pas prendre au jeu, l'évasion du lecteur devient impossible...

Sans peuple, nul roi.

La quasi-totalité des mes écrits ont pour protagonistes des gens du peuple. Peu importe la période dans laquelle se déroulent mes récits, je suis toujours plus intéressé par le point de vue des gens qui ont pu faire l'Histoire sans pour autant y laisser leurs noms. Je trouve passionnant d'imaginer ces personnages qui ont traversé leur époque en y menant une vie des plus « banales ». Pour moi, rien de plus riche que ces hommes ou ces femmes de tous temps pour qui rien ne reste plus essentiel que ce qui nous anime tous en tant qu'humains ; la difficulté du quotidien, la famille, l'amour...

Si on me demandait, par exemple, d'évoquer une journée comme celle du sacre de Napoléon, je suis convaincu que mon histoire parlerait davantage de ce qu'aurait bien pu faire ce jour-là le boulanger de la rue d'à côté, non convié à la cérémonie. Et je reste convaincu que ses soucis personnels vaudraient bien, dans son esprit, ceux du futur empereur.

Dans Talion, ce sont Henri et William, deux hommes ancrés dans le monde ouvrier de la révolution industrielle et perdus dans un monde qui va trop vite pour eux, à qui j'ai choisi de faire vivre une histoire parsemée de fantastique..

Les petites gens façonnent l'Histoire, les puissants s'en glorifient...

Talion est un coup d'essai, mais un coup réussi.

C'était l'occasion pour Pierre de mettre le pied à l'étrier de l'édition sans se précipiter sur un roman, projet beaucoup important.

Il sait où il veut aller et prend son temps, travaillant et retravaillant les ambiances, un détail.

Il est aujourd'hui prêt pour passer à l'étape supérieure.

En lisant Talion, vous y verrez des promesses.

EM

isbn : 978-2-3637-2-199-0 - 5 euros



Siana

Frères d'enchantement

Je suis une autrice d'imaginaire qui se perd souvent à la croisée des genres, qui aime explorer les rouages de la psychologie humaine et qui s'amuse des jeux de style. Mes histoires se veulent merveilleuses, impitoyables, improbables, et Frères d'enchantement ne fait pas exception à la règle.

Frères d'enchantement est un roman de science-fantasy avec une touche de steampunk, qui alterne deux points de vue, l'un au présent, l'autre au passé. C'est l'histoire d'une sombre amitié nourrie par les rivalités.

Ensio est un milicien reconnu dans la société, motivé par son aura de héros, qui le pousse à oublier un peu trop sa morale. Dès le début, c'est un type désagréable, antipathique. J'ai placé ce personnage tout en haut d'un piédestal pour que la chute soit d'autant plus douloureuse. Lorsqu'il se rend compte de son erreur, tout s'effondre, et sa rédemption est un calvaire.

Ljuka, de son côté, a été traumatisé par un événement de son passé. Ses peurs l'amènent au travail manuel, quand il était né pour étudier les sciences dans la haute société. Partant de là, il subit des jugements et le rejet de ses amis. Tout ce mépris nourrit ses frustrations et sa colère, son sentiment d'injustice. Alors qu'à la base, il voulait juste être respecté et accepté.

Ce sont deux personnages intimement liés, à qui l'on a envie de donner tour à tour des claques ou du soutien. Selon plusieurs lectrices, leur complexité est intéressante dans la mesure où elle pousse à s'y attacher même quand on n'approuve ni leurs actes ni leur personnalité.

De manière générale, j'aime creuser l'être humain dans toute sa splendeur, ainsi que dans toute sa noirceur. Mais... toujours avec une touche d'espoir, parce qu'on en a besoin aussi pour contrebalancer la douleur.

Si l'on retrouve effectivement plusieurs situations classiques de la littérature comme le conflit entre deux personnages proches ou encore la quête de soi, il faut dépasser cette impression pour entrer dans ce roman attachant.

C'est une ambiance dans laquelle on plonge avec délice, chaque chapitre est un tableau, un acte d'une pièce de théâtre.

Je ne peux que rejoindre les nombreux lecteurs sur ce que dégagent Ensio et Ljuka : on va s'identifier, prendre parti, les haïr, les aimer, souffrir avec eux, espérant une issue qui pourrait conduire à l'apaisement.

On se plaît, en marge des personnages, à découvrir un univers, des décors, une société impitoyable pour qui ne respecte pas la ligne.

C'est tout ce qui m'a attiré dans ce roman, ce mélange qui rend un monde imaginaire si réel.

EM

isbn : 978-2-36372-191-4 - 17 euros



Héloïse De Ré

Le Monde d'en Bas (6 tomes)

Commencer une saga à onze ans, c'est un rêve, diront certains, une folie, souriront d'autres, une évidence, revendiqueront enfin ceux, dont je suis, pour qui l'écriture est un besoin. Commencer une saga à onze ans, c'est un moyen de bâtir un pont entre enfance et adolescence : l'imagination débordante persiste, et se mêle à la toute nouvelle volonté de se dépasser, et de mener un projet à son terme. Commencer une saga à onze ans, c'est enfin – soyons réalistes – prendre le risque de se heurter à de très nombreux écueils.

À commencer sans doute par celui du manichéisme. En effet, dans le cerveau d'une autrice pré-ado, l'influence des contes de fée perdure. Or, ces histoires merveilleuses ne sont pas réputées pour la finesse de leur psychologie. Ainsi, lorsque j'ai conçu le Monde d'en Bas, cet univers parallèle où la magie façonne le quotidien, j'ai emprunté à C.S. Lewis sa conception très binaire – héritée de la Bible – du monde. Le Bien et le Mal s'affrontent, et il n'existe pas d'entre-deux.

L'antagonisme primaire des deux premiers tomes de ma saga est – fort heureusement – amené par moments, à travers certains personnages, tels que la déplaisante Dame Fée, hautaine et prétentieuse, mais qui pourtant se bat du côté de mes héros. Ces scènes où je parviens à dépasser la binarité Bien-Mal restent cependant bien trop rares.

Le véritable déclic ne s'opère qu'à partir du troisième tome – L'espion de Vrisac. Le manichéisme de mon univers commence à me déplaire, et je cherche à le dépasser. Ainsi, je fais de la forteresse du Mage Noir Amor Vrisac un lieu-clef de l'intrigue. Par-là, Vrisac acquiert véritablement le statut de personnage – il n'était jusqu'alors qu'une simple menace peu tangible. Le lecteur en apprend plus sur cette figure de l'ombre, et lui découvre d'exceptionnelles qualités.

Mais ma victoire sur le dualisme premier de la saga se manifeste surtout à travers un trio de héros – ou peut-être antihéros ? – très ambigus. Gueff, Margho et Marius, conçus au départ comme personnages secondaires, conquièrent peu à peu leur place et s'imposent au fil des tomes. La complexité de chacun de ces trois personnages m'a, d'une certaine manière, rendue fière : fière d'avoir su, en grandissant, pirouetter pour finalement éviter l'écueil du manichéisme, sans pour autant trahir mon imagination d'autrice-en-herbe-de-onze-ans.



Le hasard d'une rencontre, lors d'un petit salon, avec une jeune fille souriante, un peu timide mais déjà attachante. Héloïse a du talent, tout simplement. Comme elle le dit si bien ci-dessus, elle sait comprendre, analyser, faire évoluer ses récits pour faire avancer son écriture. Nul doute qu'elle explorera d'autres pistes littéraires avec bonheur, c'est certain, car elle est brillante.

6 tomes, ce n'est pas rien et le grandsuccès rencontré par cette série est mérité.

Le Monde d'en Bas portera les jeunes (et moins jeunes) lecteurs dans un univers de magie et d'aventure.

E.M

T1 isbn : 978-2-36372-102-0 - 20 euros T2 isbn : 978-2-37164-041-2 - 20 euros
T3 isbn : 978-2-36372-070-2 - 20 euros T4 isbn : 978-2-36372-100-6 - 20 euros
T5 isbn : 978-2-36372-186-0 - 20 euros T6 isbn : 978-2-36372-224-9 - 20 euros

Hélène Cruciani

11 septembre 2061 (Prix de la Cour de l'Imaginaire 2016)

« 11 septembre 2061 » est un titre qui intrigue. Pourquoi, me demande-t-on, choisir un roman d'anticipation pour revisiter l'attaque qui a marqué le début du XXI^e siècle ?

Chacun a en tête la pléthore de livres parus sur ce thème, nombreux au point d'asphyxier les imaginaires. On pense d'abord et surtout aux ouvrages dits d'enquête ou d'analyse, dont les thèses plus ou moins complotistes bousculent et égarent les esprits. Puis aux romans américains, expressions délicates, quasi spectrales, d'un immense chagrin, où les conséquences du 11 septembre sont explorées à l'échelle intime : perte de sens et d'innocence au lendemain des attentats, éclatement des repères, peur du « monde d'après »...

C'est cette vision à travers le prisme de l'humain qui a été ma première source d'inspiration. Mais il me fallait dépasser cette littérature du choc, offrir, en quelque sorte, un angle nouveau à la fiction, sans pour autant oser une uchronie, à mon sens prématurée.

Les membres d'une famille new-yorkaise frappée par les attentats sont alors nés sous ma plume ; trois générations dont, soixante ans plus tard, le destin s'entremêle encore avec la tragédie du 11 septembre 2001. Non parce qu'ils s'inscrivent dans une grande fiction politique, mais parce qu'ils portent en eux l'indicible trauma transmis au fil des générations. Tentative d'effacement ou impossibilité d'en sortir, chacun endure à sa façon ce fardeau encombrant dans un New York du futur, où des visites guidées du World Trade Center continuent de remuer les souvenirs.

Si aucun d'entre eux ne verse dans les théories du complot, d'inévitables interrogations persistent, en particulier dans l'esprit d'une jeune femme de la troisième génération, une historienne nommée Katherine Devonshire. Tels de nombreux Américains au lendemain des attentats, elle est persuadée que « tout n'a pas été dit » et s'acharne à trouver les pièces manquantes, marchant résolument dans les traces de sa grand-mère de quatre-vingt-quatre ans encore traumatisée par les événements.

Pourquoi ce personnage ? Parce qu'au-delà du trauma et de sa transmission, le besoin irréspressible qu'éprouvent les humains de lever la part de mystère inhérente à tout drame historique me fascine et m'inspire. N'est-il pas l'une des manifestations de notre angoisse face à l'impossible maîtrise de notre destin ? Et ce, tant au niveau individuel que collectif ?

Ne me restait alors plus qu'à me glisser dans la peau d'un auteur de thriller et à lancer Katherine Devonshire dans la quête éperdue d'une vérité possible. Sans oublier, bien sûr, de lui offrir une technologie révolutionnaire permettant de lire dans les mémoires des mourants... Tenu en haleine jusqu'au bout, le lecteur ne regrettera pas, je l'espère, de s'être ainsi aventuré dans le futur pour mieux revisiter le passé.

Une heureuse rencontre que celle d'Hélène.

Pour son talent et sa faculté à raconter des histoires où elle essaie de comprendre la nature humaine, mettant en perspectives les événements, les points de vue au fil de récits parfaitement balisés.

Pour sa passion pour la SF, l'écriture, le théâtre, tous ces mondes imaginaires qui la font rêver. Elle est aussi à l'aise pour écrire nouvelles, romans, pièces.

Pour sa gentillesse et l'aide qu'elle a pu m'apporter.

Et tout cela donne de très beaux romans.

EM

isbn : 978-2-3637-2-201-0 - 16 euros



Brice Mattivi

Le sourire du Golem

Lorsque j'ai commencé à écrire *Le Sourire du Golem*, j'avais depuis quelque temps cette image d'une carcasse vide, sans but, qui tout à coup, réalise qu'elle est vivante et, profondément émue, se met à pleurer des larmes de poussière. C'était presque un robot comme on en trouve chez Asimov ou l'un des « répliquants » de *Blade Runner*, mais je voyais quelque chose de plus brut et en même temps plus spirituel. Je sentais une forme de vie artificielle, mais il me fallait une technologie empreinte de mysticisme et un environnement dépouillé, encore quelque peu épargné par la présence de l'homme et habité d'un esprit d'aventure.

Ce moment précis, celui où ma créature s'éveillerait, se passerait dans les déserts américains, vers la fin de la conquête de l'Ouest, un espace vide, propice à la méditation tout en restant sauvage. Ce serait là que le Golem se rendrait compte du cadeau qui lui était fait : la vie.

Au fil de l'écriture, le livre prit un côté Steampunk qui servait bien mon propos. Plus qu'une intelligence artificielle, mon Golem est une conscience artificielle. Il ne se contente pas de penser, il peut ressentir des émotions, rechercher le bonheur, se connecter à l'univers. Transcender. Mais pour en arriver là, puisqu'elle devait être artificielle, il fallait que cette conscience fût créée. J'imaginai donc un processus inspiré de la science de l'époque, qui ne se déroulerait pas sans heurts, avec un prix lourd à payer et qui amena ma protagoniste, Héléne, à arpenter l'Ouest américain à la poursuite de monstres lâchés dans la nature.

Car science sans conscience n'est que ruine de l'âme.

Rien n'est complètement mauvais, rien n'est complètement bon. Si on peut considérer que le véritable héros de cette histoire est le Golem, Héléne, qui cherche à le détruire, va elle aussi découvrir une forme de transcendance : la rédemption. Et c'est là l'autre thème du roman : le pardon envers soi-même, nécessaire pour aller de l'avant. Apprendre que l'on doit laisser derrière soi les choses qui n'ont plus à être changées et enfin, peut-être, vivre en paix.

Brice aime prendre son temps, c'est un slow-writer. Mais c'est l'assurance d'avoir entre les mains un roman abouti qui ne laisse place à aucune improvisation.

Comme il l'a bien dit dans son texte de présentation, Le sourire du Golem mélange les genres mais avec harmonie et logique. C'est le retour des Mystères de l'Ouest où la science la plus extraordinaire et improbable côtoie le colt.

L'imagination tourne à plein régime et la gestion des rythmes narratifs nous permettent de reprendre parfois notre souffle ou simplement le fil de notre réflexion.

Un roman atypique qui nous emmène sur des chemins inconnus, là où la conscience tutoie l'inconscience, pour une quête de soi.

Un beau roman qui serait très bien dans votre bibliothèque

EM

isbn : 978-2-3637-2-158-7 - 16 euros



Philippe Hetzel

Salutem Vel Tenebris

Salutem vel tenebris, fiction ou source d'une remise en question majeure ?

Le temporel et la religion. Depuis deux millénaires, l'un et l'autre ont construit l'histoire des nations et ont façonné siècle après siècle la société contemporaine dans laquelle nous vivons. Par voie de conséquence, elles ont l'une et l'autre fortement influencé notre mode de pensée, notre parcours spirituel, notre culture. Elles ont même parfois été le ferment dont sont issues certaines de nos convictions. Sachant cela, et à la lumière de ce constat, chacun d'entre nous est en droit de penser que notre avenir continuera encore longtemps à se bâtir en se référant à ce passé s'épaississant au fil du temps, et constituant les bases de notre évolution future à travers les siècles. C'est une logique. Ou pas.

Ce que Salutem propose, c'est de gratter un peu. Pourquoi n'écornerions-nous pas ce vernis qui préserve pour des lustres et qui donne l'impression que sur l'essentiel, rien ne peut être remis en cause. Je suis un voyageur de l'imaginaire et j'explore les possibles. Faire l'autruche et pérenniser, ce serait oublier un peu vite que l'histoire n'est que le résultat de ce qu'on a pu savoir grâce aux écrits de toutes natures, aux découvertes archéologiques, aux archives civiles ou religieuses, la liste n'étant pas exhaustive. Ce serait ignorer que les écrits d'époque étaient souvent partisans, essentiellement pour des raisons politiques pour ce qui concernait le pouvoir temporel, essentiellement dogmatique pour ce qui concernait l'église, laquelle influençait fortement d'ailleurs, les décisions et actions des puissants de la vieille Europe. Le dogmatisme de l'église œuvrait-il pour la bonne cause ? Je poserais la question différemment. Quel était le but de l'église ? Réponse, posséder le pouvoir absolu. Jouir des prérogatives de Dieu dont-elle se proclamait légitime représentante et porte parole. Asservir l'être en jouant sur ses peurs et sur son ignorance. Par quel quel moyen ? En l'informant que son avenir post-mortem était directement influencé par ses actes. Seul le respect des évangiles, des commandements, et de la parole de Dieu transmise par ses représentants lui promettaient le paradis et la vie éternelle. À l'inverse, le blasphème ou la remise en question de l'un des éléments constitutifs du dogme le conduirait en Enfer où il y subirait une éternité de supplices.

La menace du bûcher suffisait bien souvent à convaincre les récalcitrants.

J'ai écrit Salutem à partir de cette analyse succincte. Fiction, pavé dans la mare, ou élément de réflexion ? À voir. Si une découverte identique à celle relatée dans mon roman faisait aujourd'hui basculer les dominos et dévoilait une supercherie séculaire, la papauté y survivrait-elle ? Cette découverte ne remettrait-elle pas fondamentalement en cause l'histoire et ne mettrait-elle pas la chrétienté au pied du mur ? N'affranchirait-elle pas l'humanité d'un carcan qui court-circuite toujours plus ou moins son libre-arbitre, d'un dogme qui a été et qui est encore de nos jours responsable de millions de morts.

On peut, partant de là, se poser cette question. Quel aspect aurait pu avoir notre société si une telle découverte avait été faite quelques siècles plus tôt. Autre élément de réflexion.

Peut-être nous aurait-elle amené à prendre conscience que la dualité bien et mal peut paraître salvatrice lorsque qu'il s'agit d'un mal pour un bien, mais également destructrice lorsqu'il s'agit de recourir au mal pour préserver le bien ? Peut-être nous aurait-elle incité à trouver le juste équilibre entre ces deux pôles ?

Je ne suis pas athée. Seulement à la recherche des voies menant à l'invisible par mes propres moyens. Salutem vel tenebris est un tremplin vers l'émancipation.

Propos très philosophiques, je le sais, mais je l'espère assez efficaces pour inciter tout un chacun à cogiter sur la finalité de son existence.

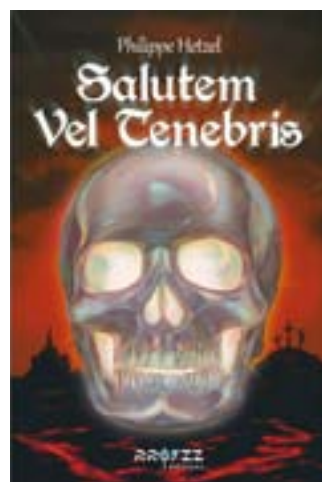
J'aime l'Histoire, les voyages dans le temps, les époques emplies de mystères. Alors j'ai été comblé avec Salutem Vel Tenebris.

Le ton est parfois badin et décontracté, mais il sait être captivant lorsqu'il le faut pour donner un ensemble très cohérent avec une intrigue qui dénoue ses fils au fur et à mesure.

On pourrait parler d'un Da Vinci Code digeste, mais c'est beaucoup plus que ça, car la réflexion sur le rôle de la religion dans l'Histoire viendra nous titiller les neurones à la fin, sans manichéisme.

EM

isbn : 978-2-3637-2-096-2 - 20 euros



Stéphane Cugnet

Le premier magicien

La violence dans le Premier Magicien

Si la Magie est implicitement acceptée dans les romans de Fantasy, nous devons malheureusement admettre que la violence l'est également, les conflits se réglant le plus souvent à grands coups de baffes ou d'objets tranchants.

Et il en est ainsi depuis la popularisation du genre, de Robert E. Howard et son « poétique » *Conan le Cimmérien* en passant par George R. R. Martin et son pamphlet « pacifiste » *Game of Thrones*.

Bien avant d'écrire les premières lignes de mon roman *Le premier Magicien*, je m'étais donc posé une question (attention spoiler !): quelle serait la réaction d'une personne de notre époque en découvrant un monde moyenâgeux où la violence est omniprésente, brutale et le plus souvent sans conséquence ?

Pour y répondre, je suis parti de deux postulats.

Tout d'abord, n'en déplaise à tous les John McClane de la Terre, une personne « normale » ne se jette pas au milieu d'une mêlée sanglante sans avoir peur pour son intégrité physique... ou d'ôter la vie de ses adversaires.

Comme le crie Maxime, personnage principal de mon roman et jeune professeur d'université: « Je le répète. Je ne suis pas un assassin. La vie humaine n'a peut-être pas la même valeur ici, mais rien ne peut justifier un meurtre ! Rien.»

Ensuite, la propension de chacun à la violence n'est pas innée. Elle se développe par son histoire ou son environnement (n'est-ce pas M. Rousseau...). Les Gardiens, protecteurs des Prêtresses dans *Le premier Magicien*, en sont le parfait exemple.

Et c'est là que la plume de l'écrivain intervient : créer les circonstances passées ou présentes qui vont pousser les moins violents à nier le premier postulat.

Dans mon roman, la violence n'est pas seulement un moteur de l'action mais également une source de réflexion et de conflits entre les protagonistes. C'est parfois drôle, parfois émouvant... Mais jamais ennuyeux !

La confrontation de deux mondes, la perte des repères qui avaient façonné une vie, l'acceptation de nouveaux codes et une adaptation à ceux-ci. C'est un des enjeux pour le personnage principal du roman dans lequel on sent l'influence des Princes d'Ambre de Zelazny.

Si l'on retrouve ce qui fait le succès des romans de Fantasy, quelques trouvailles apportent une petite touche de fraîcheur et de nouveauté par moment.

Aventure, combats, magie, intrigue, conflits d'intérêt sont au rendez-vous pour un récit sans temps morts.

isbn : 978-2-3637-2-208-9 - 18 euros

EM



Gabriel E. Kopp

Tout doit disparaître

Lorsqu'on me demande pour quelle raison je consacre autant d'ardeur à la poésie qu'à la prose, je réponds :

« Quand j'écris une histoire, je ne suis qu'un tissu de passés.

Quand j'écris des vers, je ne peux pas me servir des mots ni du temps. En tant que sujet, je passe la main : les mots se servent de moi et en moi pour une manière exclusive de parler au monde. Le temps m'ignore. Quand j'écris de la poésie, j'ai juste un avenir... »

Donc, selon moi, la science-fiction ne concerne jamais le futur, mais ce qui dans notre H(h)istoire nous semble lui correspondre.

Pourquoi composer, notamment, *Tout doit disparaître*, est alors clair : décrire les conséquences qui me traversent l'âme ou possèdent mes doigts à propos d'un passé qui m'importe ou m'importune.

J'ai fabriqué ce livre avec dictionnaires, plumes, stylos, claviers, règles de la langue française... et un blasphème : du boulot! Dans un temps où l'on confond, sans expirer, caprice et inspiration, le mot « travail », connoté avec façonner et naître, est devenu presque insultant! « Cent fois sur le métier... », disait Boileau? J'ai adopté son principe : idée et récit ne sont rien sans élaboration! Fin de la morale, plions-nous au sujet proposé : thème et variations vacillent entre indignation et stupéfaction, entre causes et conséquences de la sottise dévastatrice de l'humanité!

Qu'il s'agisse de corrompre l'intelligence ou d'empoisonner la Terre qui nous porte, nous sommes tous complices d'un paradoxe; nous détruisons ce qui nous fait vivre depuis deux siècles et fabriquons du foutoir à vitesse exponentielle. Ce n'est pas récent? Une gradation permanente de la connerie dans l'Histoire, pourrait être génétique donc incontournable? Formidable, le péché est justifié : la dinguerie criminelle mutation dominante, le respect variation récessive!

Alors entre le poète brisé par lucidité et les sociétés générant les vers qui vont bouffer le fruit, j'ai lâchement choisi d'écrire mes livres discrètement : je n'ai pas envie qu'on me traite de journaliste, avide de nouvelles affolantes, ni de contrevenant linguistique auquel on promet un procès, car il use du mot « désespoir » fustigé par les lobbys de l'optimisation optimistiquement optimiste!

Demandez le programme!

Tout doit disparaître!

Aubaine pour la Terre et le cosmos! Ces tarés de bipèdes ne feront plus de vieux os! Sauf dans les couches sédimentaires.

Bonne fin à tous.

Les textes de Gabriel sont comme une cathédrale où chaque pierre est à sa place pour tenir l'édifice. Pour lui, ce sont les mots, les phrases, les paragraphes qui forment un ensemble majestueux, original, complexe, nous amenant dans des contrées de la réflexion parfois inconnues de nous, pauvre lecteur.

L'humour noir n'est jamais bien loin dans ces diatribes qu'il faut savoir prendre aussi au deuxième degré.

Lire du Kopp, c'est bon pour la santé, tant physique que mentale (j'ai subitement un doute, mais la folie est si proche de la raison...). Lancez-vous ! Sans filet, c'est inutile.

EM

isbn : 978-2-3637-2-207-2 - 17 euros



Frédéric Legros

L'As de pique

« Trèfle de bavardage, si vous avez du cœur (à l'ouvrage), et que vous vous tenez à carreau, je vais vous révéler qui est l'As de Pique (et le pourquoi du comment il s'habille aussi mal) ». Vous avez de la chance, j'aurai pu débiter ainsi...

Mais j'ai préféré faire machine arrière. Histoire de remonter le fil, comme conteur, j'ai toujours eu une passion pour les débuts. Commencer une histoire sans jamais la finir, c'était mon dada car je ne voyais pas la finalité d'en terminer une. Quel intérêt de conclure quand tout est bon ?

La fin (en soi) ne m'a jamais intéressé. Elle a toujours été synonyme d'abandon. Ou alors, il y a les fameux « à Suivre », chose géniale pour ne jamais finir et que j'ai expérimenté avec mes nouvelles mettant en scène ce cher Lewis Beckerell et son compère dans la Suisse lovecraftienne (compilées chez notre élégant éditeur Rroyzz).

Avec mon premier roman, l'As de Pique, j'ai voulu mettre fin à cette lubie. Et pour moi, la meilleure des fins, c'est la très actuelle FIN DU MONDE. De la désolation partout, de la bêtise surtout, un poil d'espoir et une lumière au loin...

J'avais la conclusion mais pas le commencement. Du coup, les premières pages de l'As de Pique, c'est un peu un début qui s'est levé du pied gauche, la tête dans le brouillard, avec un épi sur la tête. Ça le rend étrangement attachant (enfin, je crois). C'est surtout un grand point d'interrogation.

Pourquoi ? Parce que la suite est une fuite en avant. Des points de suspension qui se bousculent à un train d'enfer, lesquels se transforment en trois grosses boules de poils, touffues, amassant des visions hirsutes et mâchant tout sur leur passage (elles ont des dents, ces « boules » de suspension).

Et plus elles tourneboulent, plus ces boules se compactent pour n'en faire qu'une, énorme. La bouche grande ouverte, roulant à toute berzingue, aspirant tout et toute chose. Un magnifique point final, qui finit, avant de s'étouffer, - la parfaite petite mort - par s'exclamer !

Quand Frédéric m'a proposé ce premier roman, il m'a bien mis en garde : tu verras, c'est ... différent.

Après l'excellent recueil de nouvelles Lovecraftiennes bien apprécié, le carton de Branchebois le magicien, petit livre dont vous êtes le héros, j'étais plutôt curieux.

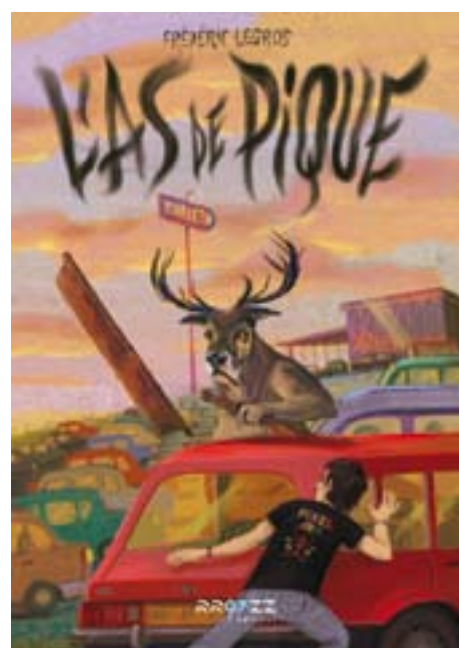
Et effectivement, c'est ... différent. Je me suis même demandé ce que l'auteur avait bien pu prendre pour créer un tel univers.

C'est fou, dérangent, halluciné, utopique, fantasmagorique, ... Une vision unique d'une fin du monde que tout le monde imagine si classiquement finalement.

Et le pire dans tout ça, c'est qu'on le lit d'une traite. Un trip légal.

EM

isbn : 978-2-3637-2-203-4 - 13 euros



Rodrigo Arramon

Les Chroniques des Territoires

Pourquoi avoir créé les Chroniques des Territoires ?

C'est aux alentours de 1998 que j'ai jeté sur papier les premiers éléments de ce qui allait devenir l'univers des Territoires. C'est un passage de ma vie où les échecs s'accumulaient. Rien n'allait vraiment bien. Un désespoir tel que je doutais de tout. J'avais besoin de m'évader dans un monde imaginaire afin d'y combattre mes démons : ce serait un monde de fantasy. J'ai toujours bien aimé l'imaginaire de Gemmel, de Howard, de Tolkien ou du jeu de rôle Donjons et Dragons. Le personnage de Marl était un raté, qui n'arrivait pas à se sortir des ornières que la vie posait sur son chemin chaotique. C'est la venue d'une femme qui va l'aider à remonter la pente. Chose étrange, quelques mois plus tard j'ai rencontré l'âme sœur qui allait devenir ma compagne et la mère de notre fille.

Les Chroniques des Territoires sont un ensemble de continents. Chaque bloc représente une contrée qui a marqué mon enfance et mon adolescence. J'ai aussi voulu y placer un de mes mal-être. Ainsi, les Territoires, c'est l'Europe de l'Ouest et le Chili en même temps. C'est la perte de son pays natal et les racines qu'on décide de planter ailleurs. Le continent du Désert représente les paysages croisés dans le Kalahari de mes 8 ans, et incarne ma terreur de l'isolement, de la solitude. Dans le continent de l'Est, on peut retrouver ma fascination pour les épaisses forêts vierges et ma passion pour les anciennes civilisations. Quant aux Empires, ils incarnent mon dégoût pour les régimes totalitaires.

La mort de mon père en 2012 a déclenché dans mon esprit la fusion de toutes les nouvelles et notes que j'avais écrites autour de cet univers. Un verrou venait de se briser. La somme de toutes mes peurs, teintée de nombreuses couleurs émerveillées de mes souvenirs, a donné naissance à un univers sombre, mais qui tendait vers l'espoir. Avec le recul, je vois le cycle de Marl comme une mue, comme une catharsis sans laquelle je n'aurais pas pu trouver la sérénité.



Rodrigo est un des premiers auteurs à m'avoir fait confiance, et réciproquement, dirait-il. J'ai été séduit par l'envie, l'énergie et la modestie qu'il avait en me présentant ses Territoires. Un univers complexe, une histoire ambitieuse pour faire fonctionner l'imagination du lecteur. C'est effectivement une oeuvre personnelle quand on connaît un peu Rodrigo. On y lit ses doutes mais aussi ses espoirs avec toujours cette petite flamme qui le porte pour créer des mondes riches et envoutants, des personnages auxquels on s'attache parfois en souffrant avec eux.

Ces quatre ouvrages composant les Chroniques des Territoires sont une aventure humaine et littéraire. Qui saura lire entre les lignes y trouvera des clés, bien utiles parfois.

isbn : 978-2-3637-2-040-5 - 15 euros - isbn : 978-2-3637-2-048-1 - 15 euros

isbn : 978-2-3637-2-092-4 - 15 euros - isbn : 978-2-3637-2-167-9 - 17 euros

EM

Bertrand Bény

Les chemins d'obsidienne (Prix de la Cour de l'imaginaire 2017)

J'avais cinq ans, huit ans, douze ans... A cette époque, mon émerveillement s'épanouissait souvent en l'exploration du jardin de ma grand-mère. Il était grand, plus grand et plus vivant qu'un écran de télévision ou d'ordinateur. La vie y foisonnait, de la simple salade verte à la mésange charbonnière, en passant par le pommier en fleurs et le hérisson imprudent.

Tout au fond, un poulailler de belle surface contenait une dizaine de dames emplumées qui péroraient et palabraient du lever au coucher du soleil, se nourrissant des restes de nos repas. Non loin, un potager offrait une production aux alignements erratiques, côtoyant une flore adventice qui prenait ses aises. Au centre, une grande pelouse supportait les parties de foot passionnées d'enfants infatigables. De larges plates-bandes accueillait fleurs et arbustes décoratifs dans un désordre ravissant. Quelques arbres fruitiers se dressaient et apportaient un peu de noblesse à ce paradis bigarré. Mon cousin et moi y grimpons pour dévorer leurs friandises, suivant en cela la saison des cerises, celle des prunes, celle des pommiers et des poires. Enfin, à l'automne, nous regagnions la terre ferme pour glaner des noix au milieu des feuilles mortes, encore prisonnières de leur brou crevassé. Ces ascensions gourmandes occasionnaient parfois des lendemains digestifs désenchantés, mais peu importait, le plaisir était ailleurs.

Des papillons blancs ou multicolores, dont j'ignorais les noms, voletaient et furetaient. Ceux de nuit allaient se brûler sur l'ampoule de la lampe murale, avec d'autres insectes ailés qui prenaient une lanterne pour un soleil. Les hirondelles virevoltantes nichaient sous le débord de la toiture. Leur vol bas nous annonçait la pluie à venir. Je les retrouvai, un peu plus tard, construisant leur nid grumeleux à l'intérieur de l'étable, à l'angle d'un mur et du plafond. Elles entraient et sortaient par le segment supérieur des portes, toujours ouvert de façon à ventiler cet espace empuanti. Dans ce jardin, les abeilles et les bourdons venaient faire leur marché et repartaient chargés de nectar et de pollen. Ma grand-mère soignait leurs piqûres au vinaigre. Je n'ai jamais su quel était l'effet recherché : désinfectant, anti-inflammatoire ou détartrant.

Bref, la variété de ce jardin, qui me semblait naturelle et aller de soi, forgeait à la fois son charme et sa richesse. En d'autres termes, la biodiversité de ce joyeux écosystème fondait sa force adaptative, lui assurait longévité et résilience. Les pollinisateurs y trouvaient là du travail pour toute leur vie.

Sur une planète imaginaire, une espèce mi-animale, mi-végétale, les arbrimaux, colonisa l'espace et le temps, y épuisa les ressources vitales jusqu'à éliminer toute vie, mais aussi celle des insectes pollinisateurs indispensables à leur reproduction. Ils furent contraints de rechercher une autre planète, en l'occurrence la Terre, où la biodiversité fût encore préservée, et d'exploiter des enfants de dix ans pour travailler à la pollinisation de leurs fleurs. Le roman *Les chemins d'obsidienne* débute par l'épigraphe : Quand l'humanité aura ruiné la diversité biologique, il lui restera la solitude. La solitude est une longue maladie...

Espérons qu'à l'âge de cent-soixante-trois ans, je pourrai encore m'émerveiller comme je le fis, enfant, dans le jardin de ma grand-mère.

Que ce soit dans Les chemins d'obsidienne ou dans ses autres romans, Bertrand écrit toujours avec cette pointe de poésie et d'émerveillement propre à l'enfance. Nul doute qu'au fond de lui, l'enfant qu'il était n'a jamais disparu.

Le fantastique n'est jamais loin, rappelant au lecteur que la véritable évasion passe par l'imaginaire, pour parcourir des mondes, réels ou parallèles, si loins et si proches à la fois.

isbn : 978-2-3637-2-114-3 - 16 euros

EM



Robert Yessouroun

Le paradis du diable

J'ai 12 ans. Mon père m'apprend qu'il a une maladie incurable. Ce mot m'est alors étranger. J'ai l'habitude du langage paternel fleuri et châtié. Je ne comprends pas tout de suite qu'il est atteint d'une dégénérescence. En revanche, je sais très vite que ce dont il souffre porte un nom terrible : la sclérose en plaques. Mais bientôt, alors que le mal progresse, lorsque l'adulte que j'ai admiré perd l'équilibre et qu'il s'écroule par terre tel un ivrogne, cela me devient insupportable.

Pour m'évader de ce sinistre présent, je dévorais chaque semaine des bandes dessinées de science-fiction, Météor, Sidéral, Cosmos, Monde futur, Aventures fiction, dont les histoires peignaient l'avenir de la condition humaine non sans un certain optimisme.

Nourri par ces anticipations miraculeuses, deux ans plus tard, j'ai reçu un enregistreur de 17 kilos, un Grundig, sur lequel j'ai voulu immortaliser un serment sur une musique de fond, un morceau du film *Spartacus*, « Prelude to the Battle ». Alors que la bande magnétique tournait, j'ai juré que je découvrirais le sérum qui abolirait la dégénérescence, la substance qui rajeunirait les tissus vivants.

Bien évidemment, je n'ai pas tenu parole. Consacrer toute ma vie à une cause qui risquait fort d'être perdue d'avance était au-dessus de mes forces. Je me suis contenté d'enseigner le français et la littérature dans un lycée. Une fois terminé mon doctorat sur la dissertation (profession oblige), j'ai rêvé d'écrire de la fiction. Comme je n'avais guère oublié cet engagement gravé sur une bobine aujourd'hui perdue, le thème de mon roman semblait trouvé d'avance. Le souvenir de cette espérance enfantine m'a poussé à rédiger avec ténacité, pendant 14 ans, *Le paradis du Diable*, qui expose la pagaille qu'entraînerait la formidable découverte d'une source de jouvence pour tous !

Les premiers rajeunis du monde, Tim et Hélène van Uur sont contraints de se terrer à la frontière franco-suisse, protégés par une demi-douzaine de gardes du corps. Protégés contre qui, au juste ? Contre les fanatiques hostiles à l'outrage contre la Création divine, les plus horribles des sacrilèges : le refus du vieillissement et le retour à la jeunesse.

Qu'on ne s'y trompe pas : sous des allures parfois désinvoltes et certaines situations pour le moins insolites, derrière une intrigue bien ficelée se cachent tous les éléments qui conduisent à une réflexion sur l'éternelle jeunesse, chimère poursuivie par l'Homme.

On lit ce roman parfois comme une fable, parfois comme une étude sociologique, mais toujours avec un oeil amusé, attendant quel décalage Robert va insérer dans l'histoire.

Vous y trouverez un intérêt économique, politique mais également spirituel.

Ce livre est une brique de plus dans le mur de la dérive humaine, mais il se lit avec plaisir et légèreté.

EM

isbn : 978-2-3637-2-045-0 - 18 euros



Viviane Roeth

Le café de trop

La famille c'est sacré, on n'y touche pas, mais on ne la choisit pas pour autant.

En devenant adulte, l'enfant mal aimé ou peu estimé, celui qui est de trop n'a souvent qu'une option : fuir. C'est celle qui s'est imposée à Louis, personnage principal de mon roman.

Il fuit d'abord une sœur, sa jumelle, avec laquelle il n'y a jamais eu de complicité, ni même une once d'affection : peut-être parce qu'elle était différente, déficiente mentale et dotée d'un caractère profondément pervers. Jeune enfant, Louis en a eu honte, puis adolescent, il l'a détestée.

Il quitte un père terne et lâche, soumis aux caprices de sa femme, et qui, d'une certaine manière, a lui aussi déserté le foyer familial en brillant par ses absences. Un père qui a oublié d'aimer son fils, qui a fermé les yeux face aux injustices que subissait ce dernier.

Enfin, Louis fuit une mère incapable de partager l'amour maternel. Il ne tient jamais le rôle principal dans cette maison austère, il n'est qu'un figurant, et lorsqu'il décide de partir, personne ne le retient, personne ne lui demande une date de retour.

Mais la genèse familiale est gravée en chacun et le temps n'efface rien. Il modifie les souvenirs, apaise les plaies de l'âme. Il aide au pardon.

Après la mort des parents, alors qu'il ne lui reste que cette sœur fragile, toujours sur le fil du rasoir, entre la folie, la méchanceté ou l'innocence, le frère rejeté revient pour elle parce qu'elle le lui demande et parce qu'il est difficile de vivre avec sa mauvaise conscience. Il a pour la première fois une place de choix à saisir et son sens de la responsabilité prend le dessus, à ses dépens, car personne ne change jamais. La maladie de sa sœur, contrôlée par les neuroleptiques qui ne servent qu'à camoufler la perfidie de son âme, envahit les pages de ce roman.

« Le café de trop » est une triste histoire familiale qui commence et se termine dans un huis clos inquiétant.

Viviane aime raconter la vie extraordinaire de gens ordinaires. Comment des personnes 'banales' vont prendre leurs destins en main pour s'accomplir, pour trouver leurs voies dans la vie. Ces chemins sont parfois tortueux, escarpés, dangereux, mais il y a toujours une ligne de vie pour s'accrocher.

Elle nous donne parfois envie de changer, tout simplement.

Le café de trop est un exercice différent car il a fallu entrer encore plus profondément dans l'esprit des protagonistes, aller chercher cette substance qui va rendre ce huis-clos étouffant.

Mais Viviane connaît bien les gens, elle en croise et échange avec des milliers chaque année. De quoi alimenter des romans à l'infini.

EM

isbn : 978-2-3637-2-235-5 - 12 euros



La Cour de l'Imaginaire

Prix littéraire dont RroyzZ est partenaire depuis 2017

Tout d'abord, pourquoi ce nom bizarre et pompeux ? Ce serait trop long à expliquer, ça nous mènerait jusqu'à Nîmes. C'est un peu loin et n'a pas d'importance. La Cour a vu le jour à Nancy en 2011 et comprend trois personnes: Nadia, Josette et Raymond. À l'initiative de la première, elles ont lancé des appels à textes à destination d'auteurs de SF, de fantastique ou de fantasy en partenariat avec un éditeur. L'heureux élu se voit donc publié l'année suivante. Nous n'avons jamais rien reçu de J. K Rowling, de Francis Berthelot, ni de Kim Stanley Robinson. Pas même de Pierre Stolze !

Car le prix de la Cour de l'Imaginaire cible des premiers romans d'auteurs débutants afin de leur faire accéder à l'édition et de les encourager à continuer à écrire.

Mission accomplie ? Nous recevons chaque année trente à quarante textes. Comme les huîtres, il faut en ouvrir un certain nombre pour découvrir une perle qui s'appelle depuis 2012, Yvette, Brigitte, Éric, Hélène, Bertrand, Gabrielle ou Claire.

Débutants, novices ? Ces auteurs n'étaient pas tous des perdreaux de l'année. Certains avaient déjà publié en revues ou chez des éditeurs en ligne. Mais pour d'autres, c'était une grande première.

Quant au deuxième objectif, il vous suffit d'aller sur www.lacourdelimaginaire.com pour constater qu'il y a une vie après le prix. Plusieurs semblent même avoir posé leurs valises chez RroyzZ.

Ajoutez à cela que chaque lauréat est invité à Nancy où nous leur organisons un café littéraire, au cours duquel Emmanuel Millet et Pierre Stolze se font un plaisir de les soumettre à la question, afin de leur faire avouer pourquoi ils se complaisent dans des genres aussi étranges.

PS: je viens de m'apercevoir que nos auteurs sont en majorité des femmes et que je n'ai pas utilisé l'écriture inclusive. Mais je laisse au lecteur le soin de rectifier cette omission impardonnable.



RroyzZ a pris la suite d'un autre éditeur qui n'a pas souhaité poursuivre une aventure pourtant intéressante et enrichissante humainement.

Le travail en amont est déjà important pour le tri des manuscrits et il est encore plus significatif lors du travail de correction pour le texte choisi. Un trio de choc, passionné dont je loue chaque année l'engagement pour mettre en avant la littérature des mondes imaginaires.

Ce n'est peut-être pas aussi prestigieux que le prix Hugo, mais ces romans sont de vrais bons livres.

EM

Vous êtes lecteur ? Laissez un avis, une chronique sur Babelio ou d'autres sites référençant nos livres. Il n'y a pas meilleure promotion pour un auteur.

Vous êtes libraire ?
Contactez-nous pour un partenariat gagnant-gagnant.

Médiathèques :
Nos livres ne sont pas encore dans vos rayons ?

Remerciements

Didier M. - Eric V. - Frédéric L. - Michel P. - Roger et Yolande L. - Damien D.
Didier L. - Bruno D. - Serge L. - Sylvie L. - Alain D. - Serge J.
Communauté de paroisses St Maximilien Kolbe - Guibaval Sprl

Un immense merci pour votre soutien

